

**MARIEL PRIMOIS BIZOT**



# **ATTENTION À LA MARCHÉ!**



**COMME UN HURON  
CHEZ MACRON**



éditions

[www.indigene-editions.fr](http://www.indigene-editions.fr)



Indigène est une maison d'édition dédiée  
aux savoirs et aux arts des cultures non industrielles  
des Premières Nations – Aborigènes d'Australie,  
Indiens d'Amérique, Tibétains, Inuit, Maoris... – sans  
oublier les « Indigènes » de nos propres  
sociétés, ces pionniers, chez nous, qui entendent  
rompre avec les logiques mercantiles,  
protectionnistes, standardisées, tout en dégagant  
de nouveaux pôles d'autorité intellectuelle  
et de viabilité économique.

**Indigène éditions**

**34140 Bouzigues France**

**courriel : [editions.indigene@wanadoo.fr](mailto:editions.indigene@wanadoo.fr)**

Couverture : Simonetta Spada/Carlos Canella  
[canella@me.com](mailto:canella@me.com)

Photo de couverture : D.R.

**MARIEL PRIMOIS BIZOT**

# **ATTENTION À LA MARCHE !**

**COMME UN HURON CHEZ MACRON**

MARIEL PRIMOIS BIZOT

Attention à la Marche !

## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Un réalisateur aussi important que l'Américain Steven Spielberg juge que « la liberté de la presse, dans son pays, n'a jamais été aussi menacée ». Il insiste : il n'existe plus « le moindre espace commun et donc plus de moyen d'avoir un débat ». Nous-mêmes disons, sept ans plus tard, que le succès planétaire d'*Indignez-vous !* qui avait court-circuité « la France qui pense », ne serait plus possible aujourd'hui ou très difficilement. Les verrous des « puissances d'argent » menaçant « la liberté de la presse, son honneur et son indépendance » et qu'abhorrait Stéphane Hessel, se sont resserrés. Mais voilà qu'avec son ton d'ingénue, à son pas, Mariel Primois Bizot, dernière compagne de Jean-François Bizot — le lumineux fondateur du mythique magazine *Actuel*, issu des remous de Mai 68, adepte du fameux « journalisme gonzo », où l'on cherchait encore le réel avec son « je » — ose défier dans ce journal de bord politique une démocratie dans laquelle le sujet est devenu muet. Tout y est, malicieux mais sans malignité, à la fois vrai et ressenti, turbulent et vivant. Et le récit forcément s'émaille d'apostrophes — ces « tu » — au compagnon d'hier, disparu en 2007.

Sylvie Crossman et Jean-Pierre Barou

1<sup>re</sup> édition française : mars 2018

© Indigène éditions, mars 2018

Couverture :

Simonetta Spada/Carlos Canella, [canella@me.com](mailto:canella@me.com)

Corrections et mise en pages :

Marie-Christine Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 9782375950623

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2018

Imprimé en France par France Quercy — Mercuès

« Une société qui abolit toute aventure fait de l'abolition de cette société la seule aventure possible. »

Graffiti sur les murs de Paris  
attribué à Raoul Vaneigem (Mai 68)

« Un slogan anarchiste revoit le jour désormais dans nos métros ou sur nos murs, *Une société qui abolit toute aventure fait de l'abolition de cette société la seule aventure possible*, je lui oppose et préfère une très belle citation de Teilhard de Chardin, *L'avenir appartient à celles et ceux qui offrent aux générations futures les raisons d'espérer.* »

Jean-Paul Delevoye  
(*Avenir*, 2014)



« C'est votre vraie cuisine? » Elle a loué ma maison pour y photographier ses cachemires et s'étonne de la vétusté des lieux. « Je fais dans le style wabi-sabi 70 », aurais-je pu lui répondre. Il est vrai qu'ici peu de choses ont changé, mais tout fonctionne encore, à l'exception du dernier arrivé, le gros réfrigérateur blanc acquis vers Noël 1985 – il ne donne plus de glaçons, son compartiment glaçant a rendu l'âme, bousillé par le givre. Coincée contre l'évier en céramique fêlé, une gazinière conçue pour du gaz en bouteille, trois feux et un rond électrique, est noircie par la fumée qui s'échappe de son four, jadis étanche. Deux vaisseliers branlants, chinés chez Emmaüs vers 1974 par l'équipe d'*Actuel* qui s'installait ici, peints et repeints des dizaines de fois d'une laque bleu roi, s'appuient toujours sur des tasseaux de bois. De chaque côté d'une table de ferme, des bancs monacaux où beaucoup de convives ont cassé dos et fesses jusque tard dans la nuit. Refaire le monde et la presse, ça casse aussi la tête. « Note! Note! Les idées s'éteignent comme les lucioles au petit matin », disais-tu. Les mains sur les tempes, abritant nos regards des aveuglants néons, nous rêvions, nous rêvions...

Elle a bien vécu, cette cuisine, et son grand âge ne peut que faire penser qu'elle en a vu passer, des artistes affamés, des journalistes enchantés, des révolutionnaires assoiffés et des poètes fauchés... Mais malgré ça, Madame Triplefil n'y croit pas, ou bien est-ce justement à cause de ça? L'âme de ce lieu, son histoire, voire son existence propre, la surprennent au point qu'elle s'interroge sur sa réalité. Il est vrai qu'une maison installée il y a cinquante ans est aujourd'hui une donnée archéologique, puisqu'avec très peu de moyens Ikea vous ravale tout.

« Vraie, oui, c'est ma vraie cuisine! », lui ai-je répondu. Et l'affaire s'est arrêtée là. Mais sa question bien que simplette m'a fait réfléchir à un symptôme d'époque plus profond. L'adjectif « vrai » précédant désormais n'importe

quoi. Comme ces gens, l'autre jour, qui m'ont demandé si Toto était mon « vrai chien », ou ce hipster à la terrasse d'un « vrai café » qui parlait des « vrais faux seins » d'une actrice. Même les murs de Paris ne sont pas épargnés, affichant cet été une publicité pour un savon qui adoucit la peau des « vraies femmes ».

Il y aurait donc un problème de « vrai » et par voie de conséquence de « faux », et nous nagerions d'une rive à l'autre, désespérant de voir s'y noyer nos enfants et nos esprits ? De la télé réalité à la *fake news*, ce brouillage permanent de notre vision du monde occuperait une grande partie de nos cervelles entre jeu de la vérité et poker menteur. Au « vrai » qui nous rappelle, bien malgré lui, l'usure du temps et la finitude de toute chose, nous préférierions le « faux » et sa promesse d'immortalité.

Tu vas me dire, la réalité virtuelle, les réseaux sociaux et plus généralement le cyberspace ont amplifié le problème à l'infini. De plus, il faut ajouter aux confusions d'espace-temps, le stockage généralisé de notre mémoire sur le Net. Les bouleversements qu'engendrera ce phénomène n'en sont qu'à leurs balbutiements, le maintien en vie de nos souvenirs nous privant définitivement de la possibilité de l'oubli. Une éternité où rien ne s'efface plus, une hypermnésie planétaire sans « passé » ni profondeur du temps. Alors, si les notions de passé et de mort disparaissent – il y a plus de trente millions de comptes posthumes sur Facebook –, comment peut-on penser un avenir et comment discerner le réel de l'irréel, le vrai du faux et le vivant de l'inerte ? D'ailleurs, moi-même, en te parlant, ne suis-je pas en train d'y participer ? Pas sûr, de tout temps, les vivants ont entretenu un lien, une correspondance à travers le Styx et les lettres de Marie Curie écrites à Pierre, son défunt époux, en sont un bel exemple.

N'ayant plus ni rapports sociaux, ou si peu, ni engagement professionnel, ni télévision, je pensais avoir échappé à cette question. Eh bien, cela va beaucoup t'amuser, je me trompais sur toute la ligne. Ce questionnement de début de millénaire m'a rattrapée d'un coup et de la façon



la plus inattendue. Huit mois de marche ininterrompue dans les rangs du mouvement d'Emmanuel Macron m'ont fait passer d'une rive à l'autre des centaines de fois. En marche est-il un rêve d'horizontalité? De démocratie participative? D'intelligence collective et d'open innovation, de coconstruction devenues réalité? Ou tout cela n'est-il qu'une vaste illusion?

C'est vrai qu'à *Actuel*, vous avez dû vous interroger souvent, vous qui préfériez raconter la réalité de vos reportages sous forme d'histoires scénarisées, à la façon des docu-dramas de l'ethnologue Jean Rouch, persuadés qu'une « non-fiction fiction » restitue bien mieux le réel que de longs dossiers sociologiques ou économiques. Vous appeliez ça « nouveau journalisme » et certains préféraient, avec l'écrivain Hunter S. Thompson, l'expression de « journalisme gonzo ». Ça vous a valu plus d'une polémique, les doctrinaires de l'orthodoxie vous reprochant de bidonner, alors que vos enquêtes étaient généralement impeccables. Mais comme tu disais : « Quand en France tu fais un journal genre je vais vous raconter des histoires, on pense que tu racontes des histoires, ce qui est quand même incroyable, parce qu'une histoire ça se raconte, sinon ce n'est pas une histoire, mais ça ne veut pas dire que tu racontes des histoires! »

J'ai la nette impression que vos anciennes questions de « non-fiction fiction » étaient visionnaires. Aujourd'hui, la problématique a grimpé un cran plus haut, jusqu'à l'Élysée, au sommet du pouvoir vient de s'installer un « président gonzo ».

Voilà l'histoire. Comme tout un tas de gens, j'avais changé de siècle en abandonnant l'idée que la politique servait à quelque chose et je m'enfermais dans ma « Zone à défendre ». Un soir, mon attention se fixe sur l'intervention d'Emmanuel Macron à la conférence des Gracques de 2015, juste après le Bataclan et autres désolations du moment. Il y explique que les djihadistes recrutent plutôt des bac + 2 et qu'il s'oppose à la déchéance de nationalité,

que nous a pratiquement imposée François Hollande. Étonnant, ce Macron, sa pensée lumineuse et complexe m'intéresse.

Le lendemain, en visite chez mes parents, je veux partager ma trouvaille avec mon père, l'obligeant à visionner ce discours entre la poire et le fromage. Sans un mot, le vieux socialiste que reste mon daron se lève, pour chercher dans son gros dictionnaire quelle pouvait être la différence d'âge entre Bonaparte et Joséphine : « C'est ça ! Six ans d'écart au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est comme vingt-cinq ans aujourd'hui ! C'est Bonaparte, ton bonhomme ! » Son hilarité ne me fait pas rire. Je trouve même cette comparaison déplacée. Mais il me met KO lorsqu'il ajoute en se rasseyant : « De plus, il n'a rien inventé. Bonaparte en son temps déclamait déjà : "Ni talons rouges, ni bonnet rouge !" »

Moi qui ai toujours idolâtré Olympe de Gouges, me voilà bonapartiste ! En rentrant, je me plais à imaginer que, si la misogynie des révolutionnaires ne lui avait pas coupé la tête, mon héroïne aurait sûrement soutenu le jeune Directoire, où les valeurs d'une vieille aristocrate, révoltée par la condition féminine et l'esclavage, auraient fait leur chemin. Je reste donc en accord avec moi-même pour assumer ma nouvelle identité et m'inscris le soir même à En marche.

Adhérer se fait en trois clics. Et juste en dessous, on peut « Créer un comité » en cinq clics. Comment le nommer ? J'ai cherché un moment et pour le coup tu m'as bien inspirée en me soufflant « Aventure moderne », un des titres que vous aviez choisi pour l'*Almanach d'Actuel* réalisé ici même durant l'année 1978. Je suis contente, je vais ouvrir ma maison à tout un tas de réunions, nous y causerons de culture, d'art et certains soirs, près du feu, nous referons encore le monde.

Très vite, je reçois des mails, plein de mails. Oh là là ! Ça bouge vite et moi qui n'ai pas un seul adhérent ! Rendez-vous à deux pas de la mairie pour une réunion des comités En marche. Dans l'arrière-salle d'un café tex-mex, notre référente départementale, une bavarde, et son assistant, un geek muet, invite une trentaine de personnes à se présenter. L'assemblée est bigarrée black-blanc-beur, à l'image de la proche banlieue que j'habite. (Est-ce aussi pour ça que tu avais choisi de t'installer là, bien avant les métissages de SOS racisme et du Grand Paris ?) Ils ont entre trente et quarante ans, genre intégrés, actifs et très motivés. Des gens ordinaires, sympathiques et partants, dont aurait pu s'entourer le fondateur d'un nouvel ordre monastique, son charisme les révélant à eux-mêmes et les amenant à se dépasser. Des comme ça, j'en croiserai prochainement des tas, au meeting de la porte de Versailles.

Arrivée tôt, je fais la queue comme tout le monde et comme tout le monde, je mate. Qui sont ces gens ? On est surpris d'être si nombreux. Qu'est-ce que c'est que cette France venue écouter un mec qui n'a même pas de programme ? Il nous l'a dit : le programme n'est pas important, ce qui compte, c'est la direction. Ok EM, on a compris. Et puis, EM, ça veut dire En marche, mais ce sont ses initiales aussi, donc la direction, c'est lui.

Des profs, des autoentrepreneurs, des retraités, des jeunes cadres, un paquet d'étudiants, quelques commerçants, des

dames et leurs petits-enfants et des brochettes de jeunes femmes endimanchées. Tout ce monde défile dans les allées où flotte un air de *the place to be*.

Ça t'aurait rappelé le congrès de Pau du PS, où Rocard, le cheveu encore noir, venait d'adhérer avec ses troupes débordant d'espoir. Mais là, ce qui est bien plus fou, c'est qu'il n'y a qu'un mec seul sur scène, Macron.

Bien que son discours soit « plein de bon sens » et « de bons sentiments », ce coup-là ça ne prend pas vraiment. Disons, pas assez. Il sent qu'il faut frapper plus fort, qu'il ne peut pas laisser Paris repartir comme ça. Alors, il prend son risque et opte pour un quitte ou double, une improvisation sans filet, hurlant à pleins poumons les dernières phrases de son discours : « Ce que je veux ! C'est que vous ! Partout ! Vous alliez le faire gagner ! Parce que c'est notre projet ! » La foule est sous le choc, son pari a marché. Il a créé *in extremis* un incident, un événement qui sera largement relayé sur le Net. Il a fait le buzz !

En rentrant, plusieurs nouveaux mails m'attendent. L'un d'eux me questionne sur le meeting. Ai-je apprécié la prestation ? Qu'ai-je retenu du discours et puis-je résumer en quelques phrases mes impressions ? Bref, est-ce que j'ai aimé le yaourt ou faut-il y rajouter des morceaux de fruits ? Je réponds gentiment et me fends d'un résumé du style : « Voilà, les créatifs culturels ont enfin leur candidat. »

Est-ce cette phrase qui leur a plu ? Dès le lendemain, mon portable sonne et au bout du fil une jeune fille fort aimable me demande si je ne serais pas disponible pour les aider au QG. « Pouvez-vous venir lundi soir à une réunion de formation, on vous expliquera tout. » Me voilà choisie.

politique, c'est une illusion fondée sur du vide. Mais *en même temps*, c'est tout le contraire. Ce sont eux qui sont dans le vrai, dans la réalité de leur temps et à la tête de l'État, comment être plus que ça dans la réalité de l'existence ? Alors, je me suis dit que c'était une question d'habillage, d'image. En y réfléchissant, nous avons largement dépassé le stade où l'on fabriquait du faux vrai à coups d'études de marketing, de photoshop et de 3D, nous en sommes à rhabiller le vrai en faux. Comme dans la bande dessinée que nous fait lire Macron.

Elle ouvre un demi-œil. Encouragée, je poursuis :

— Prenez le Louvre, par exemple, il trône depuis des siècles en plein cœur de Paris et Mitterrand s'était mis en tête d'y coller une pyramide au centre de sa cour. Vous vous souvenez peut-être de la polémique du moment. « C'est très laid », maugréaient les uns, « Non non, c'est très beau, arguaient les autres, vous n'avez rien compris et Pei est un immense artiste qui a très bien su répondre aux désirs du monarque. » Mais pour moi, le problème esthétique et donc idéologique que pose cette transformation est celle du sol, de la cour. En perdant sa cour de gravillons qui soulevaient leur poussière au premier coup de vent, le Louvre se retrouve maintenant posé sur une dalle parfaitement plane qui, au lieu de le mettre en valeur, l'extirpe de son contexte. Il semble avoir été posé sur elle, c'est donc lui qui devient l'élément rajouté, l'étranger et non plus la pyramide ! Désormais, il sera hors sol, hors temps, hors contexte. Cet effet d'inversion, on le retrouve partout. Prenez Ted par exemple, vous savez les conférences parfaitement calibrées et visionnables sur Youtube, c'est exactement la même chose. Je connais une femme formidable, une gynécologue et écrivaine militante féministe qu'ils ont contactée. Ils souhaitaient enregistrer une séquence où elle raconterait son parcours. Ils l'ont aidée à travailler sa prestation, ils ont été gentils, mais à la fin, ils n'en ont pas voulu. Elle a été recalée, pas assez télé-génique. À l'inverse, Bunker Boy, le créateur de l'Université des va-nu-pieds au Rajasthan, a bien passé l'épreuve,